



**HAL**  
open science

## Pratique de l'interdisciplinarité en terre médicale

Thomas Augais, Martina Diaz

► **To cite this version:**

Thomas Augais, Martina Diaz. Pratique de l'interdisciplinarité en terre médicale. ELFe | Self XX-XXI - Etudes de littérature française des XXe et XXIe siècles, 2019, 8, 10.4000/elfe.964 . hal-03957033

**HAL Id: hal-03957033**

**<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03957033>**

Submitted on 26 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De quelle manière l'évolution des rapports entre la poésie et la médecine depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, envisagée à travers la figure du poète-médecin, témoigne-t-elle de la capacité d'ouverture à l'altérité de la littérature ? En quoi l'autonomie assumée du champ littéraire confère-t-elle à ce dialogue une force renouvelée ? Ces questions orientent les recherches de l'équipe littéraire financée par le Fonds National Suisse pour la Recherche Scientifique au Département de Médecine de la Faculté des sciences pour la chaire « Médecine et Société » de l'Université de Fribourg. Prenant appui sur une position institutionnelle qui est en elle-même le signe d'une extension du domaine des lettres par-delà les facultés de sciences humaines, ce projet FNS déborde également par son champ de recherche et sa méthodologie le traditionnel domaine de la littérature, qu'il ouvre à la médecine. Il s'agit dès lors de croiser le champ des humanités médicales, le dialogue plus large entre littérature et savoirs et les approches socio-historiques du champ culturel.

This paper considers how the image of the poet-physician since the beginning of the 20<sup>th</sup> century can help to remap the links between poetry and medicine and, therefore, the literature openness to otherness. How does the new literary autonomy give a new turn to the ancient dialogue between literature and science? This openness is explored by the literary team financed by the Swiss National Science Foundation at the chair "Medicine and Society" of the Department of Medicine at the University of Fribourg. The team's institutional position is thus in itself the sign of a literature extension beyond the faculties of humanities. And the project's investigation as well as its methodologies go beyond the traditional way of studying literature. This research is hence at the intersection of the several areas such as the medical humanities, the dialogue between literature and knowledge and sociohistorical approaches of the cultural field.

### **Pratique de l'interdisciplinarité en terre médicale<sup>1</sup>**

De quelle manière l'évolution des rapports entre la poésie et la médecine depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, envisagée à travers la figure du poète-médecin, témoigne-t-elle de la capacité d'ouverture à l'altérité de la littérature ? En quoi l'autonomie assumée du champ littéraire confère-t-elle à ce dialogue une force renouvelée ? Ces questions orientent les recherches de l'équipe littéraire financée par le Fonds National Suisse pour la Recherche Scientifique au Département de Médecine de la Faculté des sciences pour la chaire « Médecine et Société » de l'Université de Fribourg. Prenant appui sur une position institutionnelle qui est en elle-même le signe d'une extension du domaine des lettres par-delà les facultés de sciences humaines, ce projet FNS déborde également par son champ de recherche et sa méthodologie le traditionnel domaine de la littérature, qu'il ouvre à la médecine. Il s'agit dès lors de croiser le champ des humanités médicales, le dialogue plus large entre littérature et savoirs<sup>2</sup> et les approches socio-

---

<sup>1</sup> Cette recherche a été menée dans le cadre du projet de recherche « La figure du poète-médecin (XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> s.) : une reconfiguration des savoirs », soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique, 2015-2018.

<sup>2</sup> cf. Michel Pierssens, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Lille, PUL, 1990.

historiques du champ culturel<sup>3</sup>. En dépit des nombreuses recherches récentes en « littérature et médecine », la poésie reste très peu étudiée par rapport aux genres narratifs – au point que l'on pourrait oublier qu'« Esculape était fils d'Apollon<sup>4</sup> ». Cette vision d'une scission moderne entre « les deux cultures » est due au fait que le dialogue entre poésie et science emprunte désormais des voies inédites, sous l'effet conjugué de l'accélération des écoles littéraires et de l'éclatement des savoirs biomédicaux.

S'intéresser à l'évolution des rapports entre poésie et médecine permet d'interroger la capacité d'ouverture à l'altérité de la littérature. D'une part, le corpus du projet FNS « La figure du poète-médecin » se compose aussi bien d'auteurs canoniques du XX<sup>e</sup> siècle que d'auteurs oubliés par l'histoire littéraire. D'autre part, des auteurs médicaux doivent être abordés en lien avec la poésie dans la même perspective critique et analytique que les textes littéraires, en examinant par exemple le texte scientifique dans une perspective stylistique. Il s'agit par conséquent de rester attachés à la tradition en constant renouvellement de l'analyse littéraire, partant de la conviction que la poésie ne peut représenter un interlocuteur véritable pour la médecine que si elle ouvre de nouvelles voies à une « connaissance poétique » irréductible à l'approche scientifique, rappelant au médecin qu'il ne peut se contenter d'être un simple « ingénieur de la santé ».

Ainsi, l'étude des relations entre poésie et médecine au XX<sup>e</sup> siècle permet de mettre au jour des lieux épistémologiques échappant à la tradition. Pour aborder cette extension du domaine des lettres, qui apparaît tout autant comme une extension du domaine de la médecine sous l'impulsion des écrivains, nous envisagerons quelques aspects de notre recherche : la constitution d'un corpus échappant aux canons habituels à travers les revues médico-littéraires publiées pendant l'entre-deux-guerres ; la place des écrits scientifiques dans le corpus ouvert à la médecine que nous cherchons à constituer ; les transferts de connaissances possibles de la médecine vers la poésie et inversement.

### **I) Ouverture d'un corpus de recherche à travers l'analyse des réseaux culturels : l'exemple des revues médico-littéraires**

L'approche socio-historique permet de mettre en avant l'importance des institutions ainsi que des réseaux de sociabilité entre médecins et écrivains, pour le dialogue entre les deux

---

<sup>3</sup> Pour une étude sur cette figure complexe, voir Alexandre Wenger, Julien Knebusch, Martina Diaz, Thomas Augais (éd.), *La Figure du poète-médecin aux 20e et 21e siècles : une reconfiguration des savoirs*, Genève, Georg, 2018.

<sup>4</sup> Augustin Cabanès, « Le Virgile de l'anatomie », *La Chronique médicale*, n°7, 1928, p. 205.

cultures, littéraire et médico-scientifique. La richesse de ces échanges dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle apparaît d'autant mieux si l'on s'écarte des auteurs canoniques pour aborder de nombreux poètes et médecins qui ont été des chercheurs moins connus ou oubliés, publiant alors dans des revues n'ayant jamais été analysées d'un point de vue littéraire du fait de leur caractère hybride. Leur étude implique ainsi non seulement une analyse des œuvres, mais aussi une attention aux acteurs et aux réseaux mettant à jour tout un nouveau corpus.

En effet, entre les années 1920 et 1930 surgissent en France de nombreux périodiques à vocation littéraire, édités par les médecins pour les médecins – tels que *Le Courrier d'Épidaure*, *L'Archer* ou encore *L'Esprit médical*<sup>5</sup>. S'ils s'inscrivent dans la continuité de la *Chronique médicale* fondée par le D<sup>r</sup> Cabanès, ils portent toutefois le stigmate de la guerre, puisque la plupart de leurs collaborateurs ont connu les tranchées – tels Georges Duhamel. C'est pourquoi ces périodiques tentent de revivifier la tradition humaniste, en défendant une figure du médecin qui allierait expertise technique et érudition lettrée. Et pour exalter ces liens entre médecine et culture, différentes sections butinent de la décoration d'intérieur aux voyages, en passant par des comptes rendus de spectacles ou de publications littéraires.

Ces revues médico-littéraires permettent ainsi aux scalpels de se transformer en plumes et de tisser un véritable réseau entre contributeurs, issus tant de la République des Lettres que du chevet de la clinique. La principale de ces entreprises éditoriales est due au D<sup>r</sup> François Debat, qui dirige *Art et Médecine* à Paris de 1929 à 1939. Cette revue exemplaire se distingue clairement de ses concurrentes contemporaines par la qualité de son impression et de ses iconographies, ainsi que par la facture soignée de ses numéros mensuels et la célébrité de ses contributeurs. Elle accueille en effet des textes inédits de Valéry, Maeterlinck ou encore Paul Morand, qui côtoient dès lors les médecins les plus littéraires du moment – notamment Henri Mondor.

*Art et Médecine* est donc financée par l'industrie pharmaceutique, ce qui est particulièrement courant alors. En effet, nombre des revues médico-littéraires sont créées en vue de diffuser les produits d'un laboratoire : vitrines publicitaires, elles publient néanmoins des écrits de tout ordre, en vue de toucher un lectorat large. Pendant l'Entre-deux-guerres se forgent ainsi des revues financées par la pharma, mais réunissant les plus grandes plumes

---

<sup>5</sup> Pour un panorama de ces différentes revues, voir Martina Díaz Cornide, « Panorama des revues médico-littéraires de l'entre-deux-guerres », in Julien Knebusch et Alexandre Wenger (éd.), *Les réseaux médico-littéraires dans l'Entre-deux-guerres : revues, institutions, lieux, figures*, publié sur le site *Épistémocritique* le 3 septembre 2018. En ligne (consulté le 05/07/2019), URL : <http://epistemocritique.org/panorama-des-revues-medico-litteraires-a-lentre-deux-guerres/>

contemporaines, et même celles de la poésie pure comme Valéry. Comme elles contribuent à l'esthétisation de la pharmacie et à l'industrialisation de la beauté par les cosmétiques, elles exigent une redéfinition de la finalité de l'art.

En effet, loin d'être des magazines de vulgarisation médicale, les revues médico-littéraires se dédient essentiellement à des questions artistiques. *Art et Médecine* travaille même particulièrement à esthétiser la médecine grâce à une constante mise en avant d'images de corps harmonieux – par-delà les maladies et les cicatrices. Cette valorisation de la beauté physique s'accomplit par le frottement permanent, au sein de la revue, entre littérature, photographie, poésie ou encore peinture, revivifiant ainsi le dialogue entre art et médecine<sup>6</sup>.

C'est en définitive le propre de ces périodiques que d'offrir un lieu d'expression artistique pour des médecins qui publient souvent sous couvert d'un pseudonyme, conscients d'une part des rapports potentiellement conflictuels entre leur passion cachée et le sérieux exigé par leur profession. Mais d'autre part ces médecins revendiquent aussi dans ces revues leur pratique artistique comme nourrissant leur expertise scientifique. Cette ambivalence se retrouve à l'œuvre chez le docteur Giuliani, alias Germain Trézel lorsqu'il publie des poèmes, qui édite pendant plus de vingt ans une revue médico-littéraire à Lyon intitulée d'abord *Épidaure*, puis *La Flamme*<sup>7</sup>. Luttant contre des abonnés infidèles et les aléas de la guerre, Trézel fonde la Société des médecins artistes et littérateurs qui organise des représentations d'œuvres théâtrales ou de multiples concours de poésie « sacrant les productions signées de médecins ou de femmes, filles ou fils de médecins<sup>8</sup> », alors même que l'éditeur a déjà fait paraître en 1931 une *Anthologie des Médecins-Poètes*<sup>9</sup>. Revendiquant ouvertement l'activité duplice du médecin-poète, Giuliani-Trézel casse ainsi le cloisonnement des domaines art et médecine, en pensant la littérature non pas comme exclusive et autonome, mais comme une pratique nécessaire à la clinique.

Les revues médico-littéraires des années 1930 apparaissent donc comme emblématiques d'une extension du domaine des lettres, puisqu'elles éditent les productions littéraires des

---

<sup>6</sup> cf. Martina Díaz, « Esthétiser la médecine : la revue *Art et Médecine* (1929-1939) », *Cahiers Internationaux du symbolisme*, n°146-147-148, « Littératures et sciences », textes réunis par Serge Deruette, Pierre Gillis et Catherine Gravet, Université de Mons, Belgique, 2017, p. 75-92.

<sup>7</sup> *Épidaure artistique et littéraire. Revue bi-mensuelle extra-médicale ["puis" Organe du Groupement des médecins, artistes et littérateurs]*, auteurs : Groupement des médecins, artistes et littérateurs, 1914-1928, Lyon, [s.n.]. Éléments repris par : *La Flamme, ex-Épidaure, médicale, littéraire, artistique, organe de la Société des médecins littérateurs et amis des lettres*, Directeur Dr Giuliani (Germain Trézel), 1934-1944. Les parutions sont irrégulières.

<sup>8</sup> Germain Trézel, *Épidaure*, novembre 1928, p. 4.

<sup>9</sup> Joseph Giuliani : *Anthologie des médecins-poètes contemporains*. Lyon, Éditions d'Épidaure 1930.

médecins, souvent encore formés aux Belles-lettres d'ailleurs. Elles sont aussi de véritables carrefours où plumes et scalpels s'entrecroisent, déjouant ainsi l'opinion commune déjà alors selon laquelle art et médecine ne sauraient plus collaborer sous peine de se discréditer l'une l'autre. Si docteurs et littérateurs se fréquentent encore dans des salons<sup>10</sup>, ces périodiques leur offrent cependant un lieu commun d'expression qui achève d'entremêler leurs activités scripturaires.

Les récents travaux de Thomas Schlich ont montré comment dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle le monde médical est traversé de débats internes, entre ceux qui voient dans la médecine un art et ceux qui la désirent la plus scientifique possible. Pour devenir une science expérimentale et autonome, la médecine exalte alors le travail de laboratoire, ouvrant ainsi la voie à une standardisation des procédures thérapeutiques dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Cependant, nombre d'opposants résistent à cette standardisation en mettant en avant une conception de la médecine comme art, telle que celle défendue dans la revue des Laboratoires Debat. Ces médecins artistes soutiennent que la clairvoyance du médecin repose sur son expérience comme praticien et sur une formation laissant la part belle à la littérature. Dans cette perspective, l'humanisme du médecin cultivé devient la pierre de touche d'une opposition résolue à l'invasion technologique : et les revues médico-littéraires apparaissent dès lors comme une résistance à la spécialisation à outrance du domaine médical<sup>11</sup>.

Ces périodiques au genre hybride prouvent dès lors qu'on ne saurait restreindre les lettres à un canon, en l'occurrence, pour la période de l'entre-deux-guerres, à une poétique avant-gardiste : elles offrent ainsi au chercheur une vision plus ample de l'ensemble des productions poétiques de cette époque et des réseaux alors tissés. Aller vers la médecine permet par conséquent de découvrir des écrits tombés dans l'oubli, qui obligent à repenser les réseaux et les ressources communes du dialogue entre littérature et médecine. Il s'agit ainsi de renouveler la perception que la critique du XX<sup>e</sup> siècle a eu des liens entre art et médecine, pensés comme défunts, en mettant au jour un corpus oublié et dit mineur – celui des périodiques. Mais ces nouveaux objets d'étude, qui dès lors infléchissent notre rapport au canon, gagnent néanmoins à être envisagés au moyen de méthodes d'analyse issues du domaine des lettres. En

---

<sup>10</sup> cf. Thomas Augais, « Paul Valéry, Henri Mondor, Ludo Van Bogaert : approche des lieux de sociabilité médico-littéraires (1918-1945) », publié en ligne dans *COnTEXTES, Revue de sociologie de la littérature*, n° 19, 2017, « Les Lieux littéraires et artistiques, XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle », sous la direction de Julie Fäcker, Denis Saint-Amand et Clément Dessy (consulté le 05/07/2019), URL : <https://journals.openedition.org/contextes/6294>

<sup>11</sup> cf. Thomas Schlich, « Skills through history », *Med. Hist.* (2015), vol. 59(3), p. 349-360. Cambridge University Press, 2015.

effet, c'est en réinscrivant ces sources dans une histoire de la littérature que nous pouvons en saisir l'importance pour la mise en réseau des médecins et des écrivains.

## **II) Ouverture du corpus par l'analyse des figures de poètes-médecins ou de médecins-poètes : la question du corpus scientifique**

Le corpus littéraire gagne non seulement à être étendu par l'intégration d'auteurs qui ne font pas partie des canons usuels, mais également par la prise en compte d'une part délaissée de la bibliographie de certains auteurs canoniques. En associant l'analyse des œuvres à une attention aux acteurs et à leurs propres démarches interdisciplinaires émergent plusieurs déclinaisons possibles de ces figures à cheval entre poésie et médecine :

- *Les poètes-médecins*. De nombreux écrivains francophones d'abord identifiés comme des poètes possèdent également une culture médicale, qu'ils soient praticiens (comme Segalen, Durtain, Duhamel, Gaspar, Métellus), formés partiellement à la médecine (comme Saint-John Perse, Aragon, Breton ou Michaux), ou parce qu'ils ont entretenu des liens intellectuels étroits avec la médecine et ses acteurs (comme Supervielle ou Claudel). D'un tel intérêt procède un corpus de textes de poètes très diversifié, où se côtoient des *minores* et des *majores*.

- *Les médecins-poètes*. Inversement, de nombreux médecins s'intéressent à la poésie. Ils sont cités par les poètes, dédicataires (comme Carrel pour Claudel) ou collaborateurs de leurs œuvres. Par exemple, le neurologue Théophile Alajouanine écrit sur Larbaud, est en contact avec Claudel, Valéry, Supervielle et Métellus, et compose un traité sur *L'Aphasie et le langage pathologique* que l'Académie française couronna en 1970. Pour étudier les trajectoires de poètes-médecins, il convient d'aborder la posture du locuteur, entre contraintes, adéquation à la norme et possibilités de singularisation en s'intéressant à la réception des œuvres. Comment est-on lu lorsqu'on est et poète et médecin, et comment un auteur joue-t-il de son image<sup>12</sup>, à des moments où médecine et poésie peuvent se retrouver en concurrence<sup>13</sup> ? Le recours au pseudonyme de nombreux poètes-médecins semble l'indice d'un conflit, d'une posture schizophrène. Les deux activités sont parfois nettement dissociées, comme chez Jean Lahor (D<sup>r</sup> Henri Cazalis) ou Charles Épheyre (P<sup>r</sup> Charles Richet). Mais le poète doit-il renoncer à la médecine pour la poésie (Aragon, Breton, Michaux), poursuivre séparément ces deux activités

---

<sup>12</sup> cf. Luc Durtain, *Perspectives*, Paris, Stock, 1924, p. 22-26.

<sup>13</sup> cf. Georges Duhamel, *Les Écrivains médecins de France*, « Symposium Ciba », vol. 4, n° 4, octobre 1956 (conférence donnée à l'occasion du 1<sup>er</sup> congrès international des écrivains médecins, San Rémo, 1956), p. 105.

(Segalen) ou les considérer comme indissociables ? Il arrive en effet que ces deux postures soient conciliées de manière harmonieuse, l'une fécondant l'autre, comme c'est le cas pour William Carlos Williams, Jean Métellus ou encore Lorand Gaspar. Pour ce dernier, le départ à la retraite en 1993 modifie l'équilibre entre les deux faces complémentaires de sa vie et devient cause d'une dépression : « [...] privée de ce support », écrit-il, « de cet enracinement tellement concret dans l'humain quotidien, [l'écriture] me donne un sentiment d'inutilité, de vides inconscients<sup>14</sup>. » *Feuilles d'hôpital*, une série de textes où Lorand Gaspar décrit son expérience de la médecine hospitalière, interroge ainsi les limites de l'autonomie supposée du champ littéraire. Au dogme de l'« intransivité radicale » de la littérature<sup>15</sup> des avant-gardes textualistes des années 1960-1980 semble devoir se substituer une « pensée du vivant » à l'aune de laquelle le langage est perçu comme une « force<sup>16</sup> » opposée à la clôture des signes du modèle sémiotique<sup>17</sup>. Le poète-médecin cherche une compatibilité possible entre ces deux approches du monde : connaissance scientifique et connaissance poétique.

La construction de la figure du poète-médecin au XX<sup>e</sup> siècle n'est donc pas séparable de la conceptualisation globale des rapports entre poésie et médecine. En effet, les auteurs individuels subissent, représentent, accèdent ou contestent l'évolution de ces rapports<sup>18</sup>. Un tel constat entraîne dès lors un élargissement de la bibliographie à des œuvres qui semblaient ne pas avoir de place légitime au sein des études littéraires. Céline n'a-t-il pas réécrit et publié sa thèse de médecine<sup>19</sup> ? La thèse de Victor Segalen consacrée aux *Cliniciens ès-lettres* a été republiée, préfacée par Jean Starobinski<sup>20</sup>. Les études sur ces auteurs ne peuvent donc plus ignorer ces textes. Un tel constat suffit à montrer que les frontières sont poreuses, ce que confirme par exemple le cas d'un auteur très peu étudié, Jean Métellus, qui se caractérise par la complémentarité de l'activité médicale et de l'activité poétique.

Jean Métellus, appartient à la diaspora haïtienne contrainte à l'exil en 1958 par le médecin-dictateur François Duvalier. Remarqué par Maurice Nadeau, qui publie son premier recueil, *Au piperite chantant*, en 1978, salué par André Malraux et ami de Michel Leiris, Métellus, après une thèse de médecine et une thèse de linguistique, s'est tourné vers la

---

<sup>14</sup> Lorand Gaspar, Notes rédigées entre le 20 et le 26 mars 1993, citées par Maxime del Fiol in Anne Gourio et Danièle Leclair (dir.), *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 227.

<sup>15</sup> Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 313.

<sup>16</sup> Lorand Gaspar, *Feuilles d'observation*, Paris, Gallimard, 1986, p. 65.

<sup>17</sup> cf. Dominique Combe, « Parole, langue, langage. Lorand Gaspar contre le textualisme », in Anne Gourio et Danièle Leclair (dir.), *Lorand Gaspar, archives et genèse de l'œuvre, op. cit.*, p. 81-90.

<sup>18</sup> cf. Vincent Kaufmann, *Ménage à trois. Littérature, médecine, religion*, Lille, Presses du Septentrion, 2007.

<sup>19</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Semmelweis*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1999.

<sup>20</sup> Voir Victor Segalen, *Les Cliniciens ès-Lettres*, avec une introd. de Jean Starobinski, Montpellier, Fata Morgana, coll. « Explorations », 1980.



neurologie, et en particulier vers les pathologies du langage. Entre ces « deux identités », écrivain et médecin, il refuse de choisir<sup>21</sup>. Son œuvre ne peut être appréhendée que dans sa globalité. En effet, pour Jean Métellus le peuple haïtien est victime de ce que le poète désigne comme un « mal sans nom<sup>22</sup> ». Alors que le massacre des indiens laisse après lui des langues désincarnées, les navires des négriers transplantent sur cette terre désormais muette d'autres hommes, ceux-ci arrachés à leur terre autant qu'à leur propre langue. Coupé de l'héritage linguistique qui aurait dû être le sien, doublement exilé, après avoir dû fuir Haïti, sur une terre et dans une langue française qui ne sont les siennes que par accident, Métellus cherche à dépasser la double fêlure héritée de l'esclavage et de son itinéraire personnel, encouragé par Sartre. Il se tourne alors vers des malades frappés eux aussi au cœur de leurs possibilités d'expression. Il place alors sa confiance dans le double « pouvoir thérapeutique » de l'écrivain-médecin pour affronter le « mal sans nom » qui ravage la parole haïtienne et celle des aphasiques :

C'est le côté [...] thérapeutique de l'écriture qui m'a attiré, confie-t-il à Françoise Naudillon. Être médecin, c'est-à-dire guérir le corps, et être écrivain, cela allait ensemble. C'est dire que celui qui guérit le corps peut aussi guérir l'esprit. J'avais fait un certain rapprochement entre deux pouvoirs thérapeutiques<sup>23</sup>.

Pour dépasser le « cloisonnement des spécialités », Alajouanine avait estimé que la neurologie devait « élargir son champ d'action<sup>24</sup> », en se rapprochant de la linguistique. Il devient ainsi un pionnier de la neuropsycholinguistique, en laquelle se reconnaît Jean Métellus. Le langage, pour Alajouanine, n'est pas une « buée », mais « un phénomène aussi étrange et profond que la respiration », précise Jean Métellus dans *Voyage à travers le langage*, un essai qui fait la synthèse de l'ensemble de ses travaux concernant les troubles langagiers. On conçoit aisément que s'il est possible d'éclairer une telle œuvre en se fondant sur le principe de l'autotélicité du texte littéraire, il semble néanmoins qu'une lecture qui sache étendre le domaine des lettres vers ses travaux dans le domaine de la neurologie, en interrogeant ses articles scientifiques sur l'aphasie, la dyslexie ou encore le bégaiement, soit mieux à même de saisir cette œuvre dans sa singularité et de comprendre ce que son étude peut réellement apporter aux travaux sur le postcolonialisme, pour lesquels la question linguistique apparaît incontournable. Il s'agit donc

---

<sup>21</sup>Françoise Naudillon, entretiens avec Jean Métellus, *Des maux du langage à l'art des mots*, Montréal, Liber, 2004, p. 12-13.

<sup>22</sup>Jean Métellus, *La Famille Vortex*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1982, p. 98.

<sup>23</sup>Françoise Naudillon, entretiens avec Jean Métellus, *Des maux du langage à l'art des mots*, op. cit., p. 12.

<sup>24</sup>Jean Métellus, *Voyage à travers le langage*, Isbergues, L'Ortho-Édition, 1996, p. 14.

d'ouvrir le corpus littéraire à des publications médicales comme *Voyage à travers le langage, Vive la dyslexie*<sup>25</sup> !, ou encore « Les minorités qui ne parlent pas »<sup>26</sup>.

Dans son hommage aux travaux sur Dostoïevski d'Alajouanine<sup>27</sup>, Jean Métellus perçoit l'émergence d'un « champ nouveau de structuration du réel où se déploient à la fois et dans un même mouvement la connaissance scientifique et la sensibilité personnelle »<sup>28</sup>. Peut-être a-t-il formulé à travers ces mots un « art poétique » valable pour l'ensemble de son œuvre, c'est-à-dire pour le linguiste et le neurologue autant que pour le poète et le romancier, tant apparaissent arbitraires les cloisons étanches qu'une approche non englobante pourrait conduire à placer entre les différents visages de son activité.

### **III) La reconfiguration des savoirs : opérations d'appropriations mutuelles de savoirs poétiques et médicaux**

L'extension du domaine des lettres que propose l'étude de la figure du poète-médecin ne consiste pas seulement en l'invention d'un corpus ouvert à des écrits et des documents médicaux ; il s'agit également d'examiner en quoi des découvertes comme la génétique, ou l'avènement des neurosciences, dynamisent les rencontres entre poésie et médecine. Ce dialogue génère de nouvelles connaissances qui impliquent une reconfiguration des savoirs littéraires et médico-scientifiques à l'ère contemporaine. Si d'un côté la poésie intègre le savoir médical à la langue et au monde, la science quant à elle fournit des modèles de structure pour l'écriture et pour l'imaginaire formel. Le poète peut lui-même conduire à travers son œuvre une investigation du corps et de la sensibilité. Les recherches sur la « figure du poète-médecin » sont donc l'occasion d'examiner les transferts de connaissances ou plutôt les transferts de questionnements, puisque littérature et science ne se rejoignent que par leur ouverture et leur capacité à interroger.

La relation entre Paul Valéry et le neurologue Ludo van Bogaert offre un exemple de ce que peuvent être ces « transferts de questionnements ». Ce dernier se rend en effet à de nombreuses reprises au domicile du poète pour lui parler de ses recherches neurologiques et lui soumettre les cas qui lui posent problème. Les études sur la perception des patients atteints notamment de tumeurs cérébrales influencent les réflexions valéryennes sur le langage

---

<sup>25</sup>Jean Métellus et Béatrice Sauvageot, *Vive la dyslexie !*, Paris, Nil, 2002.

<sup>26</sup>Jean Métellus, « Les minorités qui ne parlent pas », in *Minorités dans la pensée*, Colloque Idem II : Namur, mai 1978, organisé par Jean-Pierre Faye, Marc Rombaut et Jean-Pierre Verheggen, Payot, 1979, p. 153-165.

<sup>27</sup>Théophile Alajouanine, « Dostoïevski épileptique », *Le Nouveau commerce*, n°2, 1963, p. 114-133.

<sup>28</sup>Jean Métellus, *Voyage à travers le langage, op. cit.*, p. 17.

poétique : « Tout ce qui touchait aux bases neurologiques du langage, normal et pathologique, témoigne Ludo Van Bogaert, le fascinait – nous en avons parlé plusieurs fois. Tout ce qui touchait aussi à la structuration du langage et à sa *dé*structuration dans l’aphasie en général, et dans ses différentes manifestations telles que l’apraxie ou l’alexie<sup>29</sup>. » Le dialogue avec les neurologues ouvre pour Valéry la voie à une approche de la complexité des actes mentaux sur lesquels repose notre approche du réel. « La pathologie mentale ou neurologique, écrit Valéry dans un *Cahier* de 1936, a pour principal intérêt de montrer que des activités qui paraissaient simples et entières, sont en réalité extrêmement composées<sup>30</sup>. »

Les conséquences poétiques de ce travail critique sont nettement perçues par Paul Valéry. Le laboratoire des *Cahiers* en donne une idée. On trouve par exemple, dans un *Cahier* de 1933, un poème en prose publié dans *Ego scriptor* parmi les *Petits Poèmes Abstracts*, qui évoque la rencontre du poète avec la cathédrale Notre-Dame de Paris, perçue dans la suspension du regard quotidien, lorsque le *voir* n’est pas remplacé par le *savoir* :

J’ai *rencontré* Notre-Dame – Je veux dire qu’elle m’est apparue tout à coup (comme je passais sur le quai)  
en objet inconnu – sans rapports antérieurs avec moi –  
C’était là véritablement la *voir* – ou non ? – J’étais frappé par son étrangeté, comme un Hellène l’eût été.  
Cette formation bizarre de masses et de détails aigus, ce grillage de colonnettes –, ces grosses tours et la  
pointe fine au-delà<sup>31</sup>.

Par ailleurs, si parmi *les* médecines, celle qui s’intéresse aux dysfonctionnements du langage peut apparaître comme la plus directement en rapport avec la poésie, il serait faux de croire à la lumière des exemples choisis ici que les phénomènes d’appropriations mutuelles de savoirs entre médecine et poésie se limitent à cette seule discipline : la chirurgie représente notamment un terrain d’échange privilégié avec la poésie. En effet, depuis la découverte de l’asepsie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette spécialité a connu des bouleversements qui rejaillissent sur le domaine poétique, que ce soit par l’intermédiaire de chirurgiens épris de poésie, comme Henri Mondor et René Leriche, de poètes-chirurgiens, comme Georges Duhamel et Lorand

---

<sup>29</sup> « Valéry devant la neurologie en évolution » (Entretien entre Ludo Van Bogaert et Judith Robinson-Valéry), dans *Fonctions de l’esprit. 13 savants redécouvrent Valéry*, sous la direction de Judith Robinson-Valéry, Paris, Hermann, 1983, p. 168. C’est un sujet que Paul Valéry a abordé à de nombreuses reprises avec T. Alajouanine, avant d’envisager un congrès sur la question rassemblant des spécialistes du langage de plusieurs disciplines différentes (neuropathologie, neurologie infantile, psychologie, etc.). Ce congrès aurait dû avoir lieu au Centre Universitaire méditerranéen de Nice, que Valéry dirigeait alors, mais qui a été compromis par la guerre (*ibid.*, p. 169).

<sup>30</sup> Valéry, Paul, *Cahiers* [Sans titre, tome XVIII, 1936, p. 664], t. I, éd. Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 1056.

<sup>31</sup> Valéry, Paul, « Divers », *Ego scriptor* et *Petits poèmes abstraits*, éd. Judith Robinson-Valéry, Paris, Gallimard, « Poésie », 1992, p. 55 [Sans titre, tome XVI, 1933, p. 509].

Gaspar ou encore de poètes sensibles à l'éclairage nouveau que celle-ci porte à l'intérieur du corps, comme là encore Paul Valéry, rapprochant les recherches sur l'asepsie et la question de la poésie pure.

Pour René Leriche, la chirurgie est une « discipline de la connaissance », qui relève du domaine des recherches biologiques, mais aussi de la sphère du langage et de la pensée. Conscient de l'importance des mots dans la médecine, Leriche propose une vision renouvelée de la médecine expérimentale de Claude Bernard, en insistant sur la faculté d'invention des savants, qui doivent comme les poètes se montrer capables de rapprochements aussi lointains et justes que ceux auxquels procède l'image poétique selon Reverdy. Il met en avant l'« imagination créatrice » de l'opérateur, capable de faire jaillir « l'étincelle<sup>32</sup> », et de mettre au jour « les rapports secrets des phénomènes » par des « association[s] inédite[s] d'idées<sup>33</sup> ». C'est la vision développée par Charles Nicolle, prix Nobel de Médecine 1928, dans son livre *Biologie de l'invention* (1932). Comparant l'intuition scientifique à l'intuition poétique, Leriche assume la posture de « voyant<sup>34</sup> » que lui conteste son confrère Henri Mondor, moins adepte de voyance, que de précision mallarméenne. La littérature est donc un horizon des débats internes au monde médical, et touche un large éventail de questions, depuis la vulgarisation des connaissances scientifiques, qui se heurte au problème de la langue du savant, jusqu'à celui de l'invention dans les recherches biomédicales. Dans cette perspective, des livres comme *Biologie de l'invention* de Charles Nicolle et *Philosophie de la chirurgie* de René Leriche méritent d'être interrogés par les littéraires dans la perspective de transferts de connaissances qui vont dans les deux sens.

Le champ médical et le champ poétique s'interpénètrent donc de multiples façons, et si certains poètes sont particulièrement attentifs aux découvertes de la science, de nombreuses figures scientifiques n'en reconnaissent pas moins les pouvoirs de la littérature dans les domaines de la connaissance et de la thérapeutique, comme en témoigne le récent livre du pneumologue François-Bernard Michel intitulé *Le Professeur Marcel Proust*. La récente étude d'Alexandre Gefen<sup>35</sup> témoigne en outre d'un intérêt renouvelé pour la question thérapeutique dans la littérature du XXI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>32</sup>René Leriche, *La Philosophie de la chirurgie*. Paris, Flammarion, 1951, p. 72.

<sup>33</sup>René Leriche, *Discours d'ouverture du 42<sup>e</sup> congrès français de chirurgie le 9 octobre 1933*, Paris, Masson, 1933, p. 30.

<sup>34</sup>René Leriche, *Souvenirs de ma vie morte*, Paris, Seuil, 1956, p. 122.

<sup>35</sup>Alexandre Gefen, *Réparer le monde – La littérature française face au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Corti, 2017.

## Conclusion

L'extension du domaine des lettres vers le domaine médical que propose l'étude de la figure du poète-médecin, tout en nous conduisant à relativiser le terme d'« extension » au regard de l'instabilité des frontières entre les champs médical et poétique d'un point de vue historique, n'implique donc pas l'aveu d'une quelconque insuffisance du domaine littéraire mais la reconnaissance de l'ouverture à l'altérité qui le constitue. Nous sommes ainsi convaincus que le dialogue avec un autre domaine, tel que celui de la médecine, n'est possible qu'à partir d'un ancrage pleinement assumé dans son domaine propre : c'est pourquoi nous réaffirmons notre confiance dans les méthodes, en constant renouvellement, de l'analyse littéraire. Certes, l'ouverture du champ de recherche des « humanités médicales » suppose d'orienter le regard littéraire vers les objets nouveaux que nous venons d'évoquer – l'histoire des réseaux via les revues médico-littéraires, l'analyse de la figure du poète-médecin, et la reconfiguration des savoirs par des opérations d'appropriations mutuelles de savoirs poétiques et médicaux – mais cette extension n'est possible qu'à partir d'un centre de gravité qu'il faut continuer d'assumer pleinement, tout en lui donnant de nouvelles impulsions.

Thomas Augais et Martina Diaz